

La vérité sur les 197 photos de l'album de l'extermination

Cet ensemble de 197 images de la Shoah prises par des nazis fait l'objet d'une publication dirigée par des historiens, dont l'analyse sonne comme un devoir de mémoire.



Les rangées de déportés n'étaient jamais aussi ordonnées et fixes, comme le laisse croire la photo N°22 de l'album. La pose factice des officiers SS immobiles est aussi là pour le donner à penser. © Yad Vashem

Par [François-Guillaume Lorrain](#)

Publié le 22/01/2025 à 13h00

Les rangées de déportés n'étaient jamais aussi ordonnées et fixes, comme le laisse croire la photo N°22 de l'album. La pose factice des officiers SS immobiles est aussi là pour le donner à penser. © Yad Vashem

Certaines de ces photos sont devenues emblématiques de la Shoah. Le musée de l'Holocauste à New York, comme Yad Vashem à Jérusalem, ont bâti leurs espaces autour d'elles. Ces 197 images sont entrées dans l'histoire sous le nom de *L'Album de Lili Jacob*. Déportée à Auschwitz, puis à Dora-Mittelbau, en mars 1945, cette Juive ukrainienne a raconté en 1964, lors du procès d'Auschwitz à Francfort, comment le 11 avril 1945, après la libération du camp de Dora, elle avait découvert, malade, cet album dans une des casernes nazies : « Je frissonnais. J'ai tenté de trouver quelque chose pour me couvrir. J'ai ouvert la porte d'une armoire de chevet. J'ai trouvé une veste de pyjama que je possède encore. Et, au-dessous il y avait cet album. Quand je l'ai ouvert, j'ai reconnu la photo du rabbin de ma ville et, en le feuilletant, j'ai reconnu mes grands-parents, mes parents et même moi. Depuis, j'ai senti que c'était le seul bien qui m'était resté. »

Installée en Tchécoslovaquie après 1945, elle vend des copies de ces photos en 1947 au musée juif de Prague, qui en diffuse certaines dans de multiples institutions. D'où leur renommée iconique. En 1980, après avoir retrouvé la trace de Lili Jacob en Floride, Serge Klarsfeld l'avait convaincue de remettre [l'album à Yad Vashem](#), avant d'en assurer une première édition, brute. « Aux historiens d'analyser ces photos, d'apporter leur expertise », écrivait-il alors.

Malgré plusieurs autres éditions, cette injonction n'avait pas trouvé preneur avant aujourd'hui. Jusqu'ici, le seul récit sur l'album consistait à dire qu'il retraçait l'arrivée d'un seul convoi, celui de Lili Jacob. « Très vite, avec mes collègues, on s'est aperçu qu'il y en avait plusieurs, il y en a même douze, voilà pourquoi on a décidé de pousser plus loin l'investigation », nous explique Tal Bruttman, l'un des trois historiens de la Shoah qui, avec deux de ses collègues allemands, a consacré plusieurs années à cette analyse. Et le résultat est passionnant.



Photo 92. Il a échappé au photographe Bernard Walter que certaines déportées perdues dans la foule lui tiraient la langue. © Yad Vashem

D'Auschwitz, on connaît aussi, depuis les années 1990, quelques photos de l'extermination prises à la dérobée par un membre grec du Sonderkommando, Alberto Errera. Mais cet album, réalisé à l'évidence par les nazis, relève bien sûr d'intentions tout à fait opposées. À qui appartenait-il ? Pour répondre, les historiens disposaient de quelques éléments de comparaison. « Il existe les albums privés. Celui réalisé pour Himmler sur son élevage de lapins angoras dans les camps. Celui de Höckner, un des responsables SS d'Auschwitz, qui l'avait commandé pour lui, retrouvé chez les héritiers d'un GI. On sait, par une lettre citée au procès de Nuremberg, que Höss, le commandant du camp, en a fait remettre un à Thierack, le ministre de la Justice. On a pisté aussi des albums d'un ancien responsable SS d'Auschwitz chez ses descendants à Vienne. Ces albums sont souvent soignés, voire luxueux. Celui-là ne l'est pas. »



Photo 118. Image prise du seuil du crématoire V. Regardez ces Juifs, se moque le photographe, ils conduisent eux-mêmes l'une des leurs à la mort... © Yad Vashem

Plus de 40 000 clichés

Il existe une deuxième catégorie d'albums réalisés par les nazis sur leurs actions : ceux qui accompagnaient des rapports dactylographiés. C'est le cas du rapport Stroop sur l'écrasement du ghetto de Varsovie, de l'album de la destruction des Juifs de Galicie, ainsi que celui sur le camp de Sobibor. Cet album d'Auschwitz qui documente l'arrivée des déportés sur les rampes, les sélections, les tris des objets, appartient à cette catégorie. « À

l'automne 1941, Himmler avait fait interdire les photos que les Einsatzgruppen avaient commencé à prendre des massacres, interdiction qui fut étendue aux camps. Pour prendre de telles photos, il fallait donc une autorisation de l'administration. »

Le témoignage de Wilhelm Brasse qui, affecté à la cellule d'identification des prisonniers d'Auschwitz, eut à réaliser avant 1943 près de 40 000 clichés de déportés qu'il parvint à conserver, a établi qu'il y avait eu quinze exemplaires de cet album, destinés probablement aux hiérarques du régime, en premier chef à Himmler lui-même. L'exemplaire de Lili Jacob étant d'un aspect très simple, il ne leur fut pas adressé mais demeura, probablement, la propriété de l'un des deux photographes auteurs des clichés. Or, les historiens ont pu établir que le premier d'entre eux, Bernhard Walter, membre du service anthropométrique du camp, avait été transféré, après Auschwitz, à Dora en février 1945, là-même où Lili Jacob a trouvé l'album.

Aucune chambre de mise à mort n'est photographiée ni aucun crématoire, sinon en arrière-plan. « Il s'agit seulement de montrer des masses de trains, de victimes, d'objets, de tris. » On touche là à l'intention des concepteurs de cet album. Pourquoi cet objet ? Et pour qui ? Lili Jacob fait partie de ces Juives arrêtées en Hongrie à partir de mai 1944. On parle là de « l'opération Hongrie », la dernière opération d'envergure de la solution finale, 430 000 Juifs hongrois déportés en moins de deux mois, un chiffre hallucinant qui va nécessiter la construction de nouvelles rampes d'arrivée pour les trains à Birkenau.

« C'est la première fois aussi que Berlin, faute de main-d'œuvre, accepte que des Juifs ressortent d'Auschwitz pour aller travailler au sein du Reich dans les usines de construction d'avions de chasse. En deux mois, 300 000 Juifs hongrois vont être assassinés. Sur les 130 000 restants, quelques dizaines de milliers vont repartir d'Auschwitz. Il faut montrer à Berlin que la gestion des flux se déroule bien, que le travail s'effectue dans le calme, que le système fonctionne. » Si le génocide fit l'objet d'un effacement systématique de ses traces par ceux-là mêmes qui l'avaient perpétré – l'Aktion 1005 – à partir du printemps 1942, il donna lieu aussi, en interne, à une intense documentation.



Photo 146. Dans la mare à droite où l'homme va chercher un peu d'eau, les SS déversaient les cendres des Juifs brûlés. Cruauté immonde du photographe : voyez ces Juifs qui boivent leurs morts avant de mourir. © Yad Vashem

Mécanique du mal

Face à de telles photos, le spectateur est bien sûr saisi par leur message subliminal : la mort programmée, imminente, de ceux qui figurent dessus. Mais les historiens se sont astreints à un tout autre travail : ils se sont mis à la place des Allemands qui ont fabriqué les images, les ont mises en scène. Car presque toute trace de violence, de désordre, a disparu sur ces photos.

« Or, on sait que l'arrivée des Juifs, la sélection, se déroulaient dans une violence très chaotique. Du reste, le photographe n'a pu en effacer certaines preuves, comme ces cannes que tiennent les Allemands et avec

lesquelles ils frappaient les déportés. » D'autres détails ont échappé à l'auteur, comme ces langues tirées ici et là. Mais l'album a surtout une fonction bureaucratique et hiérarchique, celle de montrer à Himmler que tout est en ordre, que les Juifs vont docilement à la mort. « On est, à notre époque, dans l'illusion qu'on va comprendre une image, parce qu'une image semble évidente. Or, une image requiert la même grille d'analyse et de lecture qu'un texte. »



Photo 189. Il faut montrer à Himmler que ces déportés qui vont repartir travailler en Allemagne sont efficaces, capables de trier d'immenses quantités d'objets. © Yad Vashem

À mesure de leur plongée millimétrée dans ces 197 photos parfois redondantes ou lacunaires – les historiens émettent l'hypothèse d'un album constitué de chutes –, ils ont fini par comprendre autre chose : « Les survivants, quand ils témoignent, racontent que, pour la sélection, aller à gauche signifiait la mort, à droite, la vie. Or, en se repérant sur les images, on s'aperçoit qu'à gauche, comme à droite, cela pouvait être tout aussi bien le camp que les crématoires. Le fonctionnement d'Auschwitz était bien trop complexe pour un déporté jeté sur ces rampes. » On peut évidemment reculer face à une telle approche historique, sous-entendu, froide, objective. Elle est pourtant nécessaire. C'est l'un des devoirs de l'historien : percer à jour la mécanique bureaucratique du mal, dût-on pour cela traverser le miroir des apparences et occuper le hors-champ, celui du bourreau.

[Un album d'Auschwitz](#), de Tal Bruttman. Stefan Hördler. Christoph Kreutzmüller (Seuil, 304 p., 49 €). À paraître le 27 janvier.